

CHAPITRE 1

— Où m’emmènes-tu, François ?

— C’est une surprise. Tu penses bien que je ne te dirai rien !

Ils roulent sur une route de campagne bordée d’arbres majestueux. On est en octobre et c’est l’apogée des rouges et or de l’automne. Le soleil brille de mille feux et fait exploser les couleurs qui prennent alors un éclat presque aveuglant.

Ariane sourit de toutes ses dents. Elle est très excitée. Elle aime qu’on la surprenne ; François, qui connaît son goût de l’aventure, la manipule à sa guise en échafaudant sans cesse des scénarios étonnants d’originalité.

Ils sont mariés depuis cinq ans et la magie opère encore. Il n’a qu’à la regarder en fermant à demi les yeux, à prendre un ton mystérieux et dramatique en refusant systématiquement de répondre à ses innombrables questions et elle est conquise aussi totalement que la première fois qu’elle l’a vu.

Elle le regarde intensément. Cet homme est un don du ciel et elle sait que, pour lui aussi, elle compte plus que tout. Décontracté, il tient le volant à deux mains en sifflotant joyeusement. Il lui jette un regard en coin et elle voit sa bouche frémir sous le rire retenu à grand-peine. Il jubile de la voir si agitée et impatiente. Mais il ne flanchera pas. Rien ne lui fait plus plaisir que de l’étonner.

Mais, cette fois-ci, elle aussi a une surprise pour lui. Une

surprise qui éclipsera tout le reste, elle n'en doute pas. Elle a gardé le secret pendant trois longs mois, pour être certaine qu'aucun problème ne surgirait, et le moment propice est enfin arrivé.

Elle a envie d'effleurer son ventre, de poser ses paumes sur la promesse qu'il contient, de la protéger, de la réchauffer, mais elle se retient.

Il est tellement attentif à toutes ses émotions, à tous ses gestes, qu'il devinerait, et elle juge que le moment n'est pas opportun. Pas dans une auto, sur une route qui les mène elle ne sait où, mais où elle sera heureuse, comme toujours quand il est là, avec elle. Ils attendent cet événement depuis si longtemps! Quatre années, déjà, à espérer ce miracle! Il ne faut surtout pas en gâcher l'annonce, la diluer dans un moment qui comporte déjà sa plénitude.

Ariane ne fait pas attention à la route. L'objectif final lui importe peu. Seul le moment présent l'habite. Elle tend la main et frôle celle de François qui repose mollement sur le levier de vitesse entre les deux sièges.

Il se tourne vers elle, lui sourit, s'attarde sur son visage, une seconde, peut-être un peu plus longtemps, sûrement un peu trop longtemps.

Ariane se réveilla en sursaut, le souffle rauque, le cœur en désordre, les jambes entravées par les draps rendus moites par sa déplaisante transpiration nocturne. Elle tendit l'oreille, à l'affût d'un son qui l'aurait arrachée à son cauchemar... Non, pas à son cauchemar, à sa réalité, plutôt.

Tout était calme; la nuit, dehors, les pièces obscures aussi. Seul son cœur battait la chamade et tardait à se calmer. Il y avait si longtemps qu'elle n'y avait pas rêvé! Pourquoi cette nuit?

Elle ne se rendormirait pas, comme c'était toujours le cas. Trop de souvenirs se bouscullaient dans sa tête. Elle se leva lentement, se dirigea vers une autre porte, comme à contrecœur, appuya son front contre le battant, posa sa main sur la poignée, hésita encore et, tout doucement, comme toujours, comme chaque nuit, elle la tourna et la tira vers elle.

Il reposait sur le dos, immobile. Elle attendit un instant, en espérant contre toute attente qu'il tournerait la tête vers elle et que la réalité, *sa* réalité, deviendrait enfin un simple cauchemar.

Au bout d'un instant, elle s'approcha silencieusement du lit et observa la forme endormie à la lumière diffuse d'une veilleuse installée dans un coin de la chambre.

Il ne s'était pas réveillé, il n'avait pas bougé, ses draps lisses le confirmaient. Sa beauté n'était altérée ni par l'âge, ni par les souffrances, ni par l'amertume. Son corps était seulement plus maigre, comme desséché. Sa peau, d'ailleurs, était pareille à du parchemin, sèche et un peu grise. Du moins, c'était son impression; elle n'avait jamais vu de parchemin, du vrai.

Elle prit place près du lit, sur une chaise berçante qu'elle avait installée là pour des veilles comme celle-ci. Elle voulait être là à son réveil. Il aurait alors, l'espace d'un instant, d'une seconde, le même regard qu'avant, celui qu'il posait sur elle le matin, tout ensommeillé, ou encore celui d'après l'amour, tout caressant. Une fraction de seconde seulement avant que tout bascule dans le néant.

La même seconde qui avait précédé la fin de son

bonheur, un an plus tôt. La même seconde qui avait mis fin à l'espérance d'une nouvelle vie qui s'était nichée miraculeusement dans son ventre.

Il y avait un an maintenant qu'elle recueillait ce premier regard, qu'elle s'accrochait au fantôme de son amour perdu. Car François n'était plus que l'ombre de lui-même. Il était paralysé à soixante-quinze pour cent, sa déglutition et son élocution étaient difficiles, sa mémoire était vacillante, sa faculté de concentration, défaillante. Il avait subi un traumatisme crânien dont les effets étaient irréversibles. Rien ne lui avait été épargné. Dans sa carcasse devenue prison, son esprit encore lucide, trop lucide peut-être, se débattait, en vain. De l'homme qu'elle avait connu et aimé, de cet homme dont elle n'avait jamais reçu que de l'amour et des bienfaits, il ne restait plus que ce regard, même pas un regard, d'ailleurs, une lueur fugace, plutôt, une seconde recueillie chaque matin, religieusement.

C'était souvent le seul moment de la journée où elle le reconnaissait. Où il la reconnaissait. Car ils étaient devenus des étrangers, pour le meilleur et pour le pire.